

EXTRAITS D'UN RECIT DE PIERRE DURBAN, EVADE DE FRANCE, EN HOMMAGE AUX PASSEURS
BASQUES QUI L'ONT AIDE, DEBUT MARS 1943, A FANCHIR LES PYRENEES, POUR, DEPUIS L'ESPAGNE
, REJOINDRE LES FORCES FRANCAISES LIBRES.

« Ce 9 mars 1943, dans un vieux bar situé face à la gare d'OLORON-SAINTE-MARIE (64), je figurais au
« milieu d'une demi-douzaine de « candidats » à l'évasion par l'Espagne, autour d'un premier
« passeur basque. A moins de 24 ans, j'étais sans doute le plus âgé (.....).

« La nuit venait. Nous fûmes entassés dans la vieille auto qui partit d'OLRON pour MONTORY (.....)
« A notre droite, s'ouvrait la vallée de TARDETS : les patrouilles allemandes y fourmillaient, mais
« aucune ne se risquait vers le col menant à HAUX, vers lequel nous avançons très vite. Les
« pâturages devenaient pauvres, parsemés de mauvais taillis. Aux environs de minuit, nous passâmes
« le col, dans une zone désertique. La descente vers HAUX se fit par une forêt rabougrie, sans même
« un sentier, à travers les fondrières. L'altitude était moyenne (environ 700 mètres (.....))
« Alors que la fatigue commençait à se faire sentir, nous arrivâmes à une étable, accrochée aux flancs
« d'une pente raide ; juste au-dessous, au bord d'un petit torrent, se dressait une ferme. Nous
« grimpâmes à l'étage de l'étable, où s'entassait du foin. Une dizaine de garçons de notre âge y
« étaient couchés. Ils attendaient un second passeur, qui devait nous avancer beaucoup sur le
« chemin de l'Espagne. Sa venue était attendue pour la nuit suivante.

« Notre premier passeur nous quitta bientôt, après avoir accepté de nous des sommes « dérisoires
« (.....) Il repartit pour OLRON, devant donc marcher toute la nuit. (Bien plus tard, nous apprîmes
« qu'il avait été très vite pris et exécuté par les Allemands). Nous avons dormi dans le foin et ne
« sommes pas sortis de l'étable la journée suivante. Le maître de la ferme nous apporta du vin et du
« mouton rôti. (.....)

« Nous suivions le second passeur (.....) Le sentier dominait de très haut la vallée du Saison et le
« bourg de LICQ-ATHERAY, pour nous conduire au-dessus de la profonde gorge du torrent Uhaitza
« venant de SAINTE-ENGRACE. Nous descendîmes à travers prés dans le plus grand silence, vers la
« route qui « suit l'Uhaitza. En effet, si les parcours précédents étaient situés loin de toute
« surveillance « allemande, il n'en n'était pas de même pour la route de SAINTE-ENGRACE,
« continuellement « parcourue jour et nuit par les patrouilles allemandes, fortement équipées,
« renforcées par des chiens policiers.

« A quelques dizaines de mètres au-dessus de ce dangereux chemin, nous nous couchâmes dans
« l'herbe sans le moindre bruit. Nous attendîmes peu de temps ; un adolescent montait vers « nous,
« au- dessus de la route. Il conversa rapidement avec notre guide, en basque. Ce jeune garçon était
« un « élément essentiel du passage en Espagne : c'est lui qui devait nous avertir de la position
« exacte des patrouilles allemandes. Ces dernières toléraient sa présence sur le chemin tellement
« surveillé, car il apportait à son père, ouvrier à l'usine EDF très proche, son « casse-croûte »
« nocturne ; c'était là le « passeport » de cet héroïque garçon. Il nous donna « feu vert ». Au galop,
« nous traversâmes la route et nous nous jetâmes vers le torrent que franchissait une mauvaise
« passerelle. A quelques dizaines de mètres, dans une vieille maison, un chien hurla à la
« mort ; heureusement, les Allemands étaient loin. La rive gauche de l'Uhaitza est en pente très
« raide ; nous « la gravâmes, toujours au galop, pour nous écrouler sur l'herbe d'un faux-plat,
« épuisés, après une « dizaine de minutes. Pendant que nous reprenions péniblement notre souffle,
« nous fûmes fort inquiets d'entendre, au-dessous de nous, le bruit d'un halètement d'une

« surprenante intensité. Il s'agissait de quatre de nos compagnons, déjà épuisés, venant de Marseille,
« sans doute gravement sous-alimentés. Nous pûmes bientôt repartir cependant, à la file indienne,
« derrière notre guide. Devant nous, s'ouvrait un sentier en corniche, quelquefois dangereux,
« dominant souvent à pic la gorge profonde. Nous passions sous le pic Jaura et montions vers
« Kakoueta. (.....) Vers 3 heures du matin, à 1300 mètres d'altitude, nous arrivâmes sur un vieux
« cayolar (abri de berger en pierre) perdu au-dessus des fameuses gorges de Kakoueta. Le guide
« nous dit : « Vous êtes en avance, vous avez bien marché. Le groupe qui doit passer la frontière
« cette nuit vient de partir d'ici il y a très peu de temps .Ceux d'entre vous qui le désirent n'ont qu'à
« marcher dans cette direction. Vous devez faire la jonction dans moins d'une heure. Ceux qui sont
« fatigués passeront la fin de la nuit et la journée de demain dans ce cayolar . La plupart d'entre nous
« décidèrent de continuer ; mais les quatre Marseillais restèrent au cayolar. Jamais plus nous
« n'entendîmes reparler d'eux. Il est probable que les Allemands les firent prisonniers Quelques
« heures après : la journée qui commençait allait, en effet, vite évoluer de sinistre façon.

« Je fis, heureusement, partie du groupe qui se lança à la poursuite des camarades déjà engagés sur
« l'ultime tronçon du parcours. Nous les rejoignirent bientôt. Il y en avait une bonne dizaine, derrière
« deux guides basques dont le principal était – je le sus par la suite – un berger de Xuhutia-Sainte
« Grâce : Eloi EYHERAMENDY, homme de moins de quarante ans, taciturne et sombre.

« La steppe s'élevait peu à peu, vers 1400 mètres, dans la région de Sarmendi. Après les lieux-dits
« Izeito, Igelua, en sortant du dernier petit bois de haute altitude, voilà que nous nous trouvâmes
« juste « au-dessus d'un groupe aussi important que le nôtre émergeant lui aussi du taillis. La
« première grande plaque de neige glacée nous séparait. Après quelques interminables secondes
« d'une attente angoissée, une voix s'éleva en basque. La réponse fusa en basque également, avec
« les plus vives démonstrations de joie, bien entendu, mais démonstrations silencieuses car nous
« touchions à la frontière même, que nous savions étroitement surveillée par de fortes patrouilles
« de forces spécialisées de montagne bavaroises et autrichiennes. Nous étions maintenant plus de
« quarante, avec de nouveaux compagnons, venant de la vallée de Larrau par le pont de Logibar.
« (.....) Longtemps nous marchâmes sur la neige glacée (.....)

« La fatigue était venue pour tous ; nous prenions du retard, notre file s'allongeait sur des centaines
« de mètres. J'avoue avoir fait partie des derniers, parmi les plus épuisés. Mais, derrière moi, un
« grand et fort gaillard d'une vingtaine d'années ne tenait plus debout : il était soutenu sous les
« aisselles par deux de ses amis. Nous arrivions à Eskantola, sous Binbaleta. Eloi EYHERAMENDY et les
« autres guides basques partirent au grand galop en plein Sud. Ils abandonnaient la direction du port
« de Bimbaleta pour celle du Belhal, plus haut et plus difficile, mais ignoré des Allemands.
« EYHERAMENDY nous sauvait la vie : son œil d'aigle avait perçu, aux premières lueurs de l'aurore, la
« présence d'Allemands sur le Bimbaleta. Nous apprîmes par la suite qu'ils y avaient transporté, à
« dos de mulet, une mitrailleuse lourde, pour mieux nous « recevoir ». Ils avaient été renseignés par
« un traître local qui resta inconnu.

« La file indienne de la quarantaine d'évadés s'allongeait encore, en tentant de suivre les véloces
« guides basques, dans le jour naissant. En peu de minutes, une grande distance sépara les plus frais
« des trainards. Ce malheureux garçon qui ne tenait plus debout fut abandonné par ses amis. Il se
« traîna longuement, de plus en plus loin derrière, pour, finalement, être abattu par les Allemands –
« car les balles ne tardèrent pas à siffler. Nous contournions même un piton où un soldat montait la
« garde et qui se mit à tirer, d'assez près. Heureusement, le gros de la troupe allemande, située au
« Binbaleta, ne put déplacer la mitrailleuse. Elle dut se contenter de tirer au fusil, de très loin. Le port
« de Belhal « était encore lointain. Une zone de montagnettes « russes » nous en séparait,
« complètement « enneigée. Je grimpai les raidillons à quatre pattes et me laissai aller sur les fesses

« dans les descentes : j'y laissai tout de suite mes fonds de pantalon. Gêné par un gros pardessus, je
« le jetai tout de suite. Et je fis de même pour mes souliers trop inadaptés sur cette glace. Ainsi je
« galopais en chaussettes de laine, et les fesses au vent Les balles des fusils de guerre claquaient dans
« la glace tout autour des fuyards, avec un peu plus de précision. C'est que les Allemands
« abandonnaient leur position de Binbaleta pour se précipiter vers Belhal et se rapprocher de
« nous. Enfin arriva la dernière montée, une vraie falaise glacée, où toute trace du sentier estival se
« trouvait évidemment occultée. Devant moi passait le gros de la troupe ; derrière moi s'allongeait la
« file des malheureux encore plus épuisés que moi, avec, au loin, une silhouette quasi immobile :
« celle du camarade qui allait mourir . C'était le fils unique d'une pauvre veuve...

« Enfin je franchis la crête, après une dure montée à quatre pattes, sous le claquement des balles.
« J'eus le tort de me redresser de toute ma taille pour sauter de l'autre côté, où m'attendait plus
« d'un « mètre de neige molle. Une seconde à peine après que j'eus quitté la crête du Belhal, une
« balle « passa exactement à l'emplacement qu'occupait mon corps à l'instant d'avant..... (.....)
« Devant nous s'ouvrait la descente vers Venta de Araco (vallée de Roncal espagnole). Les
« carabineros, aux aguets de cette fusillade du versant français, nous y attendaient. Ces hommes
« nous y attendaient pour nous recevoir presque fraternellement, mais pour nous livrer à la
« guardia « civil », laquelle allait nous ouvrir les prisons d'Espagne, qui nous attendaient pour
« plusieurs mois « infernaux .

Suivent les réflexions de Pierre DURBAN sur le dévouement des Basques et sa reconnaissance pour les passeurs, et notamment Eloi EYHERAMENDY.